

Il n'y a rien qui ne réussit pas comme l'insuccès. M. Borden a été mal jugé après les élections générales de 1904 et 1908; mais on aurait tort de le tenir responsable des anciennes misères de l'opposition libérale-conservatrice. Personne ne lui aurait été supérieur, dans un temps où le peuple attribuait trop au gouvernement la prospérité du pays.

Les libéraux ont profité de circonstances très heureuses pour M. Laurier. N'empêche que celui-ci a déjà mené son parti à la défaite en 1891 et 1911. La première fois, un bon nombre de ses partisans voulaient ni plus ni moins le déposer. Ils étaient injustes, car les succès électoraux ne sont pas toujours la pierre de touche avec laquelle on éprouve les capacités d'un chef politique. N'a-t-on pas vu, en Angleterre, Disraeli battu en 1868 et 1880, Gladstone en 1874, 1885 et 1886, et Salisbury en 1886 et 1892 ? N'oublions pas, cependant, que dans notre pays, il est facile de se maintenir au pouvoir grâce au patronage administratif ; mais renverser le gouvernement est un rude combat qui n'est presque jamais couronné de victoire au premier assaut. L'opposition contrôle moins d'intérêts et ne peut se ménager des amis par les faveurs ministérielles. Celui qui la conduit doit donc inspirer une confiance énorme pour que les électeurs changent d'allégeance. Or personne ne niera que l'intégrité de M. Borden, ses incontestables qualités d'esprit et l'habileté oratoire qu'il a déployée en ces dernières années ont créé une impression profonde dans